

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

No. 54

L'ETUDIANT

Novembre 1889

En vente au bureau de "L'Étudiant" :	
DICIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS par F. A. B.	\$0.25
COUPS DE CRAYON par F. A. B.	25
HISTOIRE D'UN ÉTABLISSEMENT PAROISSIAL par le Révd Th. Provost	25
DICIONNAIRE DES HOMONYMES par Chs Baillaigé	1.00
On envoie sur demande les appréciations qui ont été faites de ce livre.	
HYGIÈNE DU DR DESRÔCHES	50
RIS ET CROQUIS de Chs Ducharme	75

LA REVUE EXOTIQUE ILLUSTRÉE

Nous avons reçu la *Revue Exotique Illustrée*, 100 rue Truffaut, Paris, pour le mois d'octobre. Elle contient une magnifique biographie de M. le Chevalier Charles Baillaigé, Québec, et une juste appréciation de son *Nouveau Dictionnaire d'Homonymes*. Le premier de ces articles est fait par M. Edgar La Selve, directeur de la *Revue*; le second, par M. J. du Court-hieu. D'après ce numéro, il fait plaisir de constater que l'Association Universelle, fait grand cas des auteurs canadiens.

DICIONNAIRE DES DICIONNAIRES

Encyclopédie universelle des Lettres, des Sciences et des Arts

Sous la direction de Mgr. P. GUERIN

Les dictionnaires sont plus indispensables que jamais.

Beaucoup ont été publiés qui sont et resteront d'une grande utilité.

Aucun ne contient la substance de tous les autres.

Aucun n'a été entièrement rédigé depuis les derniers accidents économiques, depuis la transformation de l'agriculture, de l'industrie, des sciences, des études de tout genre.

Un résumé de toutes les sciences, de tous les livres s'impose aujourd'hui.

D'où la nécessité d'un nouveau DICIONNAIRE DES DICIONNAIRES, dont chaque article soit d'un écrivain actuel spécialement maître du sujet.

Un pareil ouvrage doit également, pour devenir d'un usage général, s'affranchir des partis pris de système et d'école.

Celui-ci est le premier qui soit conçu dans ce large esprit d'impartialité qui respecte la conscience et la raison du lecteur.

Par l'étendue des matières, par la nouveauté des renseignements, par la forme qui leur a été donnée, par la correction du texte, le *Dictionnaire des Dictionnaires* est l'équivalent d'une bibliothèque complète; c'est la Somme des connaissances humaines à la veille du vingtième siècle.

Le *Dictionnaire des Dictionnaires* deviendra pour tous, en raison de la modicité de son prix, le maître indispensable, le guide d'autant plus sûr qu'il est avant tout le *procès-verbal*, à ce jour, de la Science Universelle.

La rédaction, confiée aux savants, aux spécialistes et aux vulgarisateurs contemporains les plus autorisés, est ordonnée par Mgr Paul GUERIN.

Le *Dictionnaire des Dictionnaires* s'adresse à l'universalité des lecteurs parce qu'il traite

de tout : lexicologie, littérature, philosophie, géographie, théologie, histoire, biographie, bibliographie, mathématiques, astronomie, physique et chimie, industrie, chemins de fer, travaux publics, mécanique, zoologie, botanique, minéralogie, médecine, chirurgie, hygiène, médecine vétérinaire, agriculture, archéologie, droit et administration, sciences militaires, beaux-arts, etc. Véritable encyclopédie, ce magnifique ouvrage renferme la substance du dictionnaire de l'Académie, de celui de Littré, et de tous les dictionnaires de sciences particulières fondus ensemble. Les directrices et les directeurs de pensionnat, les institutrices et les instituteurs y puiseront surabondamment tous les matériaux utiles à la préparation de leurs classes, toutes sortes de renseignements intéressants et de notions aussi sûres que variées. Quant à l'esprit qui anime l'ouvrage, au point de vue de la morale et de l'orthodoxie, le nom de Mgr P. GUERIN, auteur des *Petits Hollandistes*, suffit pour dissiper tous les scrupules.

Le *Dictionnaire des Dictionnaires* formera au moins six volumes grand in-4o, soit plus de 8,000 pages ou de 1,000 feuilles, ou de 100 fascicules de 10 feuilles chacun. — Prix : 180 fr.

Les souscriptions faites avant l'achèvement de l'ouvrage auront droit, pour 180 fr., à tout ce qui paraîtra en plus des 8,000 pages susénoncées, la souscription de 180 fr. étant ferme pour l'ouvrage complet.

Les 4 premiers volumes sont en vente. Le 5^{me} est sous presse.

Les paiements sont échelonnés d'accord avec le souscripteur, qui ne paye jamais qu'après réception.

S'adresser à M. MOTTEROZ, directeur de la Librairie des Imprimeries réunies, 13, rue Bonaparte, Paris.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

L'ETUDIANT

REVUE MENSUELLE

F. A. BAILLAIRGÉ, PÈRE

PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

ABONNEMENT : \$1.00 par année. (Pour la jeunesse, les institutrices et les institutrices, \$0.50) les abonnements datent du 1er janvier. On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration de *L'Étudiant* à F. A. BAILLAIRGÉ, Père, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada. 4 centims le numéro.

GENS ET CHOSES D'ESPAGNE

Pour *L'Étudiant*.

LE PEUPLE ESPAGNOL

Il paraît être encore un grand peuple ; et s'il est tel, c'est qu'il n'a pas encore renié les traditions de foi et de piété que lui ont légués les siècles chrétiens. Sans doute que les erreurs modernes comptent ici bien des adeptes, mais la masse du peuple est restée ce qu'elle était, catholique.

LE GOUVERNEMENT

Les ministres, en général, ne sont pas animés d'un bon esprit, tout au contraire.

Plusieurs d'entre eux sont de hauts dignitaires de la franc-maçonnerie. On leur prête plusieurs desseins sinistres. Ils ne disparaîtront pas de la scène sans avoir infligé à l'Espagne une plus grande extension du suffrage universel.

LA REINE

On me dit d'elle qu'elle est bonne et même pieuse. Elle est au moins estimée de tous.

DON CARLOS

Ses partisans sont très nombreux en Espagne. Un certain nombre de monarchistes absolus se sont cependant séparés de

lui, depuis qu'il a voulu faire des modifications à son ancien programme.

LES PARTIS

Il y en a trois : les libéraux qui sont au pouvoir, les conservateurs et les républicains. Ces derniers existent plus à l'état d'idée qu'à l'état de corps bien organisé.

L'ESPAGNE ET LE PAPE

Il y a peu de contrées où le Pontife-Roi compte relativement autant de partisans du pouvoir temporel qu'en Espagne. Le sens catholique fait comprendre à ce peuple que c'est une honte pour les fils spirituels du Pontife de le voir dans l'état d'esclavage où il se trouve.

Des milliers de protestations se sont élevées contre l'injure faite à Léon XIII par l'apothéose, à Rome, de l'apostat et du mécréant que l'on sait.

Plusieurs municipalités ont à cette occasion spontanément offert un asile au Saint Père.

L'ESPAGNE ET LE SACRÉ-CŒUR

435,311 familles, formant un total de 1,737,255 personnes, viennent de se consacrer au Sacré-Cœur de Jésus. Il y a des diocèses dont toutes les familles, sans aucune exception, ont donné leurs noms. Le

nombre de ces consécérations dépassera 2 millions avant longtemps.

L'ESPAGNE ET LA SAINTE VIERGE

S'il l'on doit juger de la dévotion à Marie par le nombre des autels, des statues et des peintures qui lui sont consacrés, il faut dire que l'Espagne est, pour la Reine du ciel, un jardin des plus riches et des plus fleuris. A Madrid, par exemple, j'ai trouvé la sainte Vierge, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, *neuf fois* dans la même église ! On la rencontre partout. Le culte de Marie désolée me paraît très répandu dans le peuple.

L'ESPAGNE ET LES ÉTRANGERS.

Les étrangers que l'on rencontre le plus souvent ici sont des commis-voyageurs. Les touristes n'y sont pas en grand nombre. Je puis dire, sans être prophète, qu'à moins de modifications considérables, il faudra plusieurs années encore avant que les voyageurs se dirigent en grand nombre de ce côté.

L'Espagne a tout ce qu'il faut pour faire plaisir à l'esprit, mais elle a trop ce qu'il faut pour donner de la fatigue au corps.

Ses larges voies ferrées sont pleines de sécurité, mais ses locomotives ne font guère que 6 lieues à l'heure !

Son tabac est parfumé mais on lui donne trop, partout, droit de cité, ainsi qu'à la cendre et aux débris d'allumettes, cela dans la première classe comme dans la deuxième et la troisième.

Ses poules méritent de paraître sur la table mais elles ne sont pas encore assez policées pour que l'on fasse d'une deuxième classe même un poulailler !

Ses merveilleuses cathédrales nous jettent dans le ciel, mais ses omnibus nous brisent sur des pavés de cailloux roulés.

Ses fruits sont exquis mais on les laisse parfois trop dans le jardin ou dans la cave.

Ses vins sont délicieux, mais on ne voit guère sur la table qu'un vin de résidu de 4 sous le litre.

Ses blanchisseuses sont excellentes mais on ne leur envoie pas assez souvent ce qu'on appelle vulgairement les draps.

Il est à désirer cependant que beaucoup de Canadiens visitent l'Espagne. Les fatigues du voyage sont bien compensées par le profit que l'on en tire. Oui, il faut voir Pampelune, Burgos, Valladolid, Salamanque, Ségovie, L'Escorial, Madrid, Tolède, Séville, Cordoue, Grenade, etc., etc.

Saragosse, 17 septembre 1889

P. S J'ai visité aujourd'hui Saragosse. Cette ville possède le fameux sanctuaire de *Nuestra señora del Pilar*. C'est sur l'emplacement de ce sanctuaire que Saint-Jacques plaçait, il y a dix-neuf siècles, une image miraculeuse de la Sainte Vierge.

Demain soir à Barcelone. Une excursion à Montserrat et puis, en route pour Rome.

F. A. B.

L'EGLISE

SES COMBATS ET SES VICTOIRES

Combattre et vaincre : double destinée de l'Eglise ici-bas.
— L'Eglise dès son berceau.

Au lieu de la laisser exposée à la fureur des vents et des tempêtes, Notre-Seigneur aurait pu ne donner à son Eglise que des jours calmes et sereins. Cependant, pour des motifs dignes de son infinie sagesse, il veut qu'il en soit autrement, il veut qu'elle ait des luttes à soutenir, d'abord pour lui donner des traits de parfaite ressemblance avec lui-même son chef et son époux qui a été placé dans le monde comme un signe de contradiction ; puis pour révéler à tous les regards sa puissance merveilleuse et sa céleste origine. Cette Eglise-là seule peut, en effet, se glorifier d'être la fille du ciel qui sait tirer sa gloire du sein même de l'humili-

liation et triompher de tout ce qui devait, ce semble, anéantir sa ruine. Or, telle est la sainte Eglise catholique que nous avons le bonheur d'appeler notre mère et dont nous sommes fiers d'être les enfants soumis et respectueux. C'est en vain que les puissances du monde et de l'enfer se sont soulevées contre elle pour l'ébranler et la détruire ; toujours elle a enchaîné la fureur de ses persécuteurs et dompté leurs efforts ; toujours elle a triomphé de ses ennemis les plus acharnés, dans tous les temps et dans tous les lieux.

Si nous la considérons dès sa naissance dans la crèche de Bethléhem, alors qu'elle était renfermée tout entière dans un berceau déjà nous la voyons menacée par la persécution et le fanatisme. Un violent coup de vent emporte ce berceau de la Judée en Egypte ; mais, ô prodige, cette tempête qui devait le briser, fait sa sûreté et devient son salut : la sainte victime échappe aux fureurs du tyran, du cruel Hérode trompé dans ses prévoyances homicides.

M. H. B.

Montréal, Octobre 1889.

AVIS

L'Étudiant serait heureux d'offrir à ses lecteurs un aperçu des événements du monde entier. Il engage beaucoup ses lecteurs à ne pas négliger l'étude de cette partie de l'histoire.

De nombreuses occupations me ravissent tout le temps que je pourrais consacrer à cet effet. Il m'est également impossible de faire un résumé des nouvelles des collèges.

Des nouvelles reçues il y a quelque temps, nous permettent d'attendre le Révd. M. Bailhaigé, durant le cours de ce mois. Au commencement d'octobre, il était à Rome, et obtenait la faveur signalée d'avoir une audience particulière du Saint Père. De Rome, M. Bailhaigé revient en France pour revenir bientôt après en Canada.

L'article, *Une journée à la campagne*, est remis au numéro de décembre, faute d'espace.

Nous accusons réception de trois morceaux de musique que nous ont envoyés MM. Lavigne et Lajoie, 1657 rue Notre-Dame, Montréal.

Aux 3 suisses, Vert gazon, La Petite Bavarde tous trois ont été exécutés par la bande du 65e bataillon et ont fait le succès du Parc Sohmer. Nos remerciements.

H. M.

RECTIFICATION. — Dans la poésie, *Salve Regina* (numéro d'octobre) lisez :

O cœur si doux,
O puissante avocate,
Exemptez nous,
Malgré notre conduite ingrante,
Du divin courroux.
Et plus bas,
Et qui de vous, Vierge admirable,
Et non :
Et qui de vous, Vierge adorable.

L'INDÉPENDANT LITTÉRAIRE

Revue bi-mensuelle (4e Année)

On ne saurait lire quelque chose de plus intéressant, de plus instructif aussi, que le dernier no (15 septembre) de *l'Indépendant Littéraire*. Un article sur les lettres échangées entre Cavour, le célèbre ministre Italien et Mme de Circourt ; de curieux *Souvenirs* sur Jules Janin et Alfred Delvaux ; une lettre chinoise authentique, un très piquant *Billet de Quinzaine*, enfin une revue des derniers livres parus et bien d'autres choses encore, tel est le sommaire varié et attachant de cette Revue, dont l'éloge n'est plus à faire.

l'Indépendant Littéraire s'adresse vraiment aux gens de goût, et se recommande par la modicité de son prix, qui le met à la portée de tous.

ABONNEMENT : France, 10 fr. — Etranger, 12 fr. — Un no 40 cent.

Direction à Paris, 31, rue de Poissy. On s'abonne au bureau de *l'Étudiant*.

CHAMBRE DES NOTAIRES

M. Beaumont Joubert de Terrebbonne, ancien élève, a été admis avec distinction à la pratique du notariat. Nos félicitations.

Les messieurs suivants ont été admis à l'étude du notariat :

MM. Joseph Alphonse Napoléon Beau, de Montréal ; Joseph Napoléon Legault, de St-Michel de Vandreuil, district de Montréal ; Olivier Cyrille Fraser Delage, de Québec, district de Québec ; Marie Joseph Hector Lavalée, de St-Félix de Valois ; Charles Edouard Alexis Rhault, de l'Assomption, district de Joliette ; Louis Joseph P. Gabouy, de Saint-Césaire, district de St-Hyacinthe ; Marie-Fran-

cois Eugène Frenette de la Malbaie, district de Saguenay ; et Louis Joseph George Normandin, de St-Louis de Gonzague, district de Beauhar- nois.

LE BLÉ

« Nous conseillons à tous nos lecteurs de lire les intéressantes causeries de M. Maurice Gri- veau sur *le Blé* et sur ses multiples transfor- mations. Tout le monde gagnera à la lecture de ce petit livre, rédigé sous une forme litté- raire très brillante, fort bien illustré, et dans lequel on apprendra, sans s'en douter, nombre de choses peu connues et fort intéressantes. — C'est certainement ce qu'on a fait de mieux comme *monographie* et nous engageons tous nos lecteurs à réserver à ce petit livre un coin de leur bibliothèque. — Prix, 0 fr. 50. — *A la librairie Ch. Mendel, 118, rue d'Assas, Paris.*

IMOGENE.

Il est un bel oiseau planant loin de la terre
Qui nous touche parfois de son aile légère ;
Son vol est trop rapide au gré de notre cœur
Et cet oiseau du ciel se nomme le bonheur.

I

Le huit juin de l'an de grâce mil deux cent quatre-vingt-dix-huit, le château des comtes de Nassau, d'ordinaire si tranquille, était dans une agitation extraordinaire.

Sept ans avant l'époque où commence notre récit, Adolphe, comte de Nassau, avait été élu empereur d'Allemagne, pour succéder à Rodolphe de Habsbourg. Son principal compétiteur au trône impérial avait été Albert d'Autriche, le fils de l'empereur défunt. D'un caractère ambitieux et violent, le duc d'Autriche ne put se consoler de l'affront fait à sa maison par le choix d'un simple comte. Aussi par ses sourdes menées et ses astucieuses perfidies auprès des électeurs, parvint-il à faire déposer Adolphe. Celui-ci soutenant que son élection était inamovible se prépara à revendiquer ses droits ou- tragés. La grande agitation qui régnait au châ- teau de Nassau, le huit juin mil deux cent quatre-vingt-dix-huit était justement la journée du départ des troupes.

Les préparatifs de guerre terminés, il restait à Adolphe un devoir à remplir. Et, certes ! c'était un devoir bien triste. Mariée depuis quel- ques mois seulement, sa jeune épouse ne se sentait pas la force de l'abandonner aux hasards

(1) Cet écrit nous avait été envoyé l'année dernière ; nous l'avons perdu, nous l'avions retrouvé. Voilà la cause du retard amené à sa publication.

des combats. L'entrevue fut vraiment déchiran- te. Elle pressentait bien que c'était la dernière fois qu'elle voyait son époux, la pauvre jeune femme. Agenouillée aux pieds du comte, les mains en suppliante, elle sanglotait.

— Ne pars pas, disait-elle, ne pars pas, j'ai le pressentiment que cette entreprise te sera fa- tale.

— Non, répliquait le comte, cette affaire du- rera au plus quelques semaines. Avant peu tu me verras revenir traînant après moi mon enne- mi vaincu.

Et les sanglots de la jeune femme redou- blaient. Son âme ne pouvait se faire à une tel- le séparation. Le sacrifice lui paraissait impos- sible ; elle suppliait son époux de rester au- près d'elle. Lui, le cruel, résistait toujours. En- fin Dieu eut pitié de cette pauvre âme et lui envoya la résignation. Comme la victime du Golgotha, elle s'écria dans un suprême effort d'abnégation : — Puisque ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté s'accomplisse, ô mon Dieu !

Le sacrifice était accepté.

Le comte partit la mort dans l'âme. Courza, son chien favori, peut-être le seul ami fidèle qu'il eut dans toute son armée, le suivit. Dres- sé par le comte, lui-même, ce chien pouvait lui rendre de très grands services.

II

Longtemps, bien longtemps, Imogène mon- tée sur la plus haute tour du château regarda son époux s'éloigner à la tête de ses troupes. Le crépuscule avait déjà couvert l'horizon de sa teinte sombre et Imogène restait toujours là. Pourtant le comte et les troupes étaient depuis longtemps disparus derrière la montagne.

L'automne succéda à l'été, l'hiver vint à son tour remplacer l'automne et toujours au château on était sans nouvelles.

Imogène, la douce Imogène avait bien chan- gé depuis l'époque heureuse où, appuyée au bras de son époux elle parcourait, légère com- me une gazelle, les allées ombragées du parc. Elle était déjà loin cette époque bénie des pre- miers mois de son mariage ! Combien grand alors était son contentement, lorsque le soir, assise auprès du foyer de la grande salle, en- tre sa mère et son époux, elle racontait l'em- ploi de sa journée. Le matin la messe avait été entendue. La mère Jeanne avait eu ses petites douceurs. Le vieux pêcheur Ivan avait eu son bouillon. Et l'après-dîner, donc ! La visite au Saint-Sacrement, l'enseignement du catéchisme aux petits paysans, la couture. El- le pouvait dire alors, la bonne Imogène, à l'ins- tar de cet empereur romain dont parle l'histoi- re que sa journée n'avait pas été perdue.

Mais, hélas ! depuis, la coupe des afflictions s'était présentée devant elle. Que de douleurs

lui étaient réservées, encore ! Elle passait ses journées sur une des plus hautes tours du château et là elle regardait dans le lointain. Le moindre nuage de poussière que le vent soulevait, les arbres qui se balançaient, tout, pour elle, prenait la forme des guerriers de son noble époux revenant victorieux. Et le soir lorsque ses illusions de la journée étaient détruites, elle pleurait.....

Pleurer n'est-ce pas se souvenir ?

III

C'est pendant une froide soirée de décembre. La comtesse Imogène de Nassau, retirée dans son oratoire, est à genoux au pied de son crucifix. Le vent souffle avec violence et ses rafales, venant s'engouffrer dans les cheminées du vieux castel, font entendre des plaintes lugubres. On dirait des âmes en peine implorant le secours des vivants. À tout moment, quoique bien solide, le château semble vaciller sur ses assises. Imogène prie toujours. Que de ravages les pleurs ont fait sur cette belle figure de madone ! Où sont ces riantes couleurs d'autrefois ? ce sourire charmant qui donnait à sa figure une expression angélique ? Maintenant elle ne traîne plus que l'ombre de son existence.

Une porte s'ouvre. Une vieille dame entre. C'est la comtesse de Hesse, mère de l'infortunée Imogène. Soixante années ont passé sur sa tête. Ses cheveux sont blancs ainsi que la toison des brebis à l'automne.

— Ma fille, dit-elle, d'une voix douce, en avançant, ne perdez pas confiance en Dieu. Rien ne lui est impossible. Dans une semaine, demain, dans une heure, s'il le veut, vous serez dans les bras de notre époux.

— Bientôt cinq mois qu'il est parti, ma mère, et pas de nouvelles encore. Je ne verrai plus mon époux.

Et la jeune comtesse éclate en sanglots.

— Non, non, ma fille, reprend la mère, la miséricorde de Dieu est trop grande, ne désespérez pas. Je ne sais quelle influence secrète me fait espérer que nous aurons des nouvelles avant demain.

Et la pauvre vieille mère qui sent l'émotion la gagner veut détourner l'attention de sa fille de ce sujet.

— Venez, ma fille, descendez à la salle d'honneur, peut-être on nous annoncera quelque courrier.

Et les deux femmes se dirigèrent vers la salle d'honneur. Oh ! qu'il était beau ce spectacle ! Cette vieille mère rendue aux dernières limites de l'âge soutenant de sa main débile sa fille aussi faible qu'elle !

Le sablier marqua dix heures. Les deux femmes murmuraient des prières. Tout-à-coup elles tressaillirent, on levait le pont-levis. Au même instant la porte s'ouvrit avec fracas

et Courza, Courza, le fidèle animal se précipita dans la salle.

Imogène, blanche comme une morte, se leva comme poussée par un ressort, elle ne cria pas, mais tomba foudroyée. On accourut à son secours ; elle était morte.

PIERRE GEORGES ROY.

Lévis, 18 mai 1889.

Drunkness or the Liqueur Habit Positively Cured by Administering Dr Haines' Golden Specific

It can be given in a cup of coffee or tea without the knowledge of the person taking it, effecting a speedy and permanent cure, whether the patient is a moderate drinker or an alcoholic wreck. Thousands of drunkards have been cured who have taken the Golden Specific in their coffee without their knowledge, and to-day they believe they quit drinking of their own free will. No harmful effect results from its administration. Cures guaranteed. Send for circular and full particulars. Address in confidence GOLDEN SPECIFIC CO., 185 Race St. Cincinnati, O.

Suggestions aux professeurs de géométrie

(Pour l'Étudiant.)

LIGNES PARALLÈLES

Pour ce qui est des *lignes parallèles*, le Dr Playfair nous dit que « leur étude, leur discussion est une des plus difficiles dans les éléments de la géométrie ; » mais pourquoi cela ? uniquement parce que l'on persiste dans une preuve qui n'a aucunement sa raison d'être ; on veut prouver, démontrer ce qu'il par la définition même de la chose est plus saisissable, plus évidente que ne peut la rendre aucune autre explication possible ; l'on se plait comme Don Quichotte à ériger des obstacles pour aller ensuite à leur rencontre. En effet n'est-ce pas admettre ce que je dis ici, lorsque Playfair après avoir démontré, comme le fait Euclide par un théorème en règle, que la somme de deux quelconques des côtés d'un triangle est plus grande que le troisième côté, vient ensuite avec un scolie où il admet que la chose est évidente parce que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre ; et en quoi donc Clairaut pêchait-il en concluant à ce que la ligne menée d'un point à un autre dans une circonférence de cercle est évidemment toute entière dans le cercle (Prop. II du troisième livre) puisque l'analogie des deux énoncés est frappante, tous les points du

plus long trajet par l'arc de cercle étant nécessairement en dehors de la corde qui en réunit les extrémités.

Clairant n'a-t-il point raison de dire, qu'après avoir défini par exemple ce que c'est qu'un *cercle*, une *corde*, il fallait qu'Euclidé de son temps eut affaire aux sophistes les plus obstinés pour trouver nécessaire de démontrer cette proposition. D'ailleurs le diamètre d'un cercle n'est qu'une corde passant par le centre, et ce diamètre n'est autre chose que deux rayons du cercle bout à bout, et puisque la circonférence du cercle, c'est-à-dire le cercle est partout à l'extrémité du rayon servant à le décrire, comment donc ce rayon, ce diamètre, cette corde ne serait-elle point entièrement dans le cercle?

Et bien c'est là ce qui rend difficile l'étude des lignes parallèles, essayer de les concevoir autres qu'on ne les définit : *lignes qui situées dans un même plan sont partout à la même distance, également éloignées l'une de l'autre ; lignes qui prolongées à l'infini ne peuvent jamais se rencontrer*, et c'est cette première peut-être qui des deux est la meilleure définition, car elle entraîne nécessairement la conséquence ou condition exprimée dans la seconde, puisque de fait, si les deux lignes sont dans un même plan et à une distance quelconque l'une de l'autre, mais à une distance partout uniforme ou égale, elles ne peuvent se rencontrer.

Mais qui dit lignes parallèles dit aussi lignes qui sont ou qui vont ou se dirigent dans la même direction, c'est-à-dire dans la même direction par rapport à une troisième ligne qui dans le même plan se dirigerait dans un autre sens quelconque et si cette troisième intersece ces deux lignes dites parallèles, elle sera également inclinée par rapport à chacune d'elles et formera avec chacune d'elles des angles égaux, puisque d'après la définition d'un angle rectiligne, les angles égaux sont ceux, qui ne peuvent être définis autres que ceux dont les côtés sont également inclinés l'un à l'autre. La définition que semble préférer d'Alembert est que *deux lignes droites sont parallèles lorsqu'il y a deux points dans l'une d'elles d'où les perpendiculaires menées à l'autre, sont égales.*

CHS BAILLAIRGÉ.

LA MUSIQUE ET LA POÉSIE

ROLE DE LA POÉSIE

Maintenant que nous avons parlé des principales qualités de la musique, examinons brièvement la poésie dans son rôle et dans son caractère.

La poésie, sœur de la musique, a, comme elle, de doux attraits et une parure peut-être plus éblouissante. Se folâtrant gracieusement dans un jardin garni de fleurs odorantes et multicolores, elle va, comme l'abeille, puiser dans chacune le suc de son charme et de sa grâce. Ainsi, dans les fleurs de l'harmonie, elle se nourrit et semble alors grandir. Quelquefois s'élevant majestueusement vers les célestes hauteurs de la sublimité, elle répand autour d'elle un parfum des plus aromatiques. Les cieux écoutent frémissants cette voix inconnue ; la terre haletante pleure, gémit, se réjouit, se lamente avec le chantre poétique.

Aux premiers temps de la création les poètes célébraient les exploits des héros aux accords de la lyre. Peu à peu, la poésie se sépara de la musique mais non de l'harmonie. Son rythme, soumis aux règles minutieuses de l'art, présenta par sa disposition une grande analogie avec la divine musique. Comme elle, la poésie peut rendre les diverses émotions de l'âme, peindre le vaisseau qui fuit, le vent qui gémit, le flot qui pleure, la tempête qui mugit, le coursier qui vole, la nature qui se ranime ou s'attriste.

L'harmonie imitative est une des plus belles et des plus brillantes qualités du poète ; c'est là qu'est sa puissance et sa grâce. S'agit-il de décrire un combat, le poète nous transporte sur le champ de bataille. Par son art admirable, nous croyons entendre le cliquetis des armes, les cris furieux des combattants, les plaintes des blessés, les adieux des mourants, le bruit confus de cette masse d'hommes qui combattent, se dispersent, reviennent et combattent encore.

Dans la tempête, le chantre d'Apollon vous effraie et vous étonne ; la voix mugis-

sante du tonnerre, le grondement des vagues irritées, la pluie et la grêle qui obscurcissent le ciel, le vent soufflant avec violence et déracinant les arbres les plus majestueux, tout est rendu sensiblement par le poète.

Dans l'infortune et le désespoir, le poète fait entendre les gémissements de la veuve ou de l'orphelin, les soupirs douloureux d'un père abandonné, les plaintes d'une pauvre mère, les paroles d'amertumes et d'abattement du malheureux gisant sur un misérable grabat, les joies naïves de l'enfant. Tout est musical dans les descriptions du poète. On voit donc que le poète presque toujours est autant musicien agréable que bon écrivain. Profane ou religieuse, la poésie exercera jusqu'à la fin des siècles une action bien puissante sur les peuples. Mais le rôle de la musique est, sinon plus étendu, du moins mieux compris. Le vulgaire peut être électrisé par ces sons harmonieux ; il ne comprend guère la poésie même la plus sublime.

Dans la Religion, les deux célestes sœurs ont reçu du Ciel une sorte de consécration. Agissant ensemble pour exalter l'infinie miséricorde du Créateur, elles sont devenues comme-inséparables de nos belles cérémonies religieuses. Quelle poésie plus sublime et quelle musique plus attendrissante que celles du *Stabat Mater*. Ne devons-nous pas gémir et pleurer au pied de la croix avec la mère de Doyleurs lorsque nous entendons ce chant d'une âme triste et remplie d'amertume ! Lorsque nous sommes prosternés en présence du Saint-Sacrement, quelle force et quelle douce action ont sur nos âmes ces belles hymnes sacrées qui ne possèdent point d'égaux dans la partie profane ! La poésie et la musique, dans la religion chrétienne, ont réuni l'harmonie à la prière, la sublimité à la tristesse, la grâce à la joie !

Mais c'est là surtout que la musique atteint les hauteurs célestes des sentiments les plus nobles et les plus affectueux. Plus expressive que la poésie, elle s'empare facilement de tous les cœurs. Dans la partie profane, le chemin du poète est rempli d'obstacles dangereux, de précipices parfois insondables ! Si au lieu de porter ses regards

vers la voûte céleste, il se plaît à se vautrer dans la fange, à décrire d'une plume hardie les passions humaines, à outrager Dieu et ses Saints, alors il est pour le monde un fléau redoutable et satanique. Bien plus, si la musique met à la disposition d'un poète impie et scandaleux sa grandeur, sa grâce et le puissant effet de ses accords, elle renie, comme la poésie, la sublime mission que Dieu lui a confiée. Egalement coupables, elles deviennent alors les moyens les plus efficaces pour corrompre la société.

PAUL DURAND.

Barreau de la Province de Québec

EXAMEN POUR L'ADMISSION A
L'ETUDE DU DROIT

Sherbrooke, juillet, 1889.

PREMIÈRE SÉANCE. 4 HEURES.

I LATIN. 2 HEURES.

Nombre de points accordés 250, dont 200 pour la traduction et l'analyse, et 50 pour l'orthographe et la correction grammaticale.

L'examen sera nul, si le candidat ne peut conserver la moitié des 200 points pour la traduction et les trois-quarts des 50 points pour l'orthographe.

1. Traduire aussi littéralement que le bon français le permet :

(a) *Instructo exercitu, magis ut loci natura dejectusque collis et necessitas temporis quam ut rei militaris ratio atque ordo postulabat, cum at diversis legionibus aliae alia in parte hostibus resisterent, sepiusque densissimis, ante demonstravimus, interjectis prospectus impediretur, neque certa subsidia collocari, neque quid in quaque parte opus esset provideri, neque ab uno omnia imperia administrari poterant. Itaque, in tanta rerum iniquitate, fortunae quoque eventus varii sequebantur.*

CÆSAR — DE BELLO GALLICO, LIB. II.

(b) *Mortem ab illo denuntiatam Miloni et prædicatam palam ; nihil unquam auditum ex Milone : profectionis hujus diem illi notum ; reditum illius huic ignotum fuisse : hujus iter ne-*

NOTE DE LA RÉDACTION. — L'Étudiant public avec plaisir les questions d'examen pour l'admission aux professions libérales. Par là, il sait rencontrer les désirs d'une partie de ses abonnés.

cessarium; illius etiam potius alienum : hunc prae se tulisse, se illo die Roma exiturum ; illum eodie se dissimulasse rediturum : hunc nullius rei mutasse consilium ; illum causam multandi consilii finxisse : huic, si insidiaretur, noctem prope urbem expectandam ; illi etiam si hunc non timeret, tamen accessum ad urbem nocturnum fuisse metuendum.

CICERO — PRO MILONE, No. 52.

(c) Dixit, et avertens rosea cervicis refulsit
Ambrosiaeque comae divinum vertice odorem
Spiravere ; pedes vestis deluxit ad mos,
Et vera incessu patuit dea. Ille, ubi matrem
Agnovit, tali fugientem est voce secutus ;
“ Quid natum toties, crudelis tu quoque, falsis
Ludis imaginibus ? cur dextrae jungere dextram
Non datur, ac veras audire et reddere voces ? ”

VIRGILE — ENÉIDE, LIV. I.

2. Analysez : *Cur dextrae jungere dextram non datur, ac veras audire et reddere voces ?*

3. Déclinez les mots suivants, *sepibus, diem, rosea cervicis* (ensemble). Ecrivez au long les temps suivants : *poterant, timeret, spiravere.*

II. Composition, Histoire, Géographie, Littérature.

(Le sort décide entre le groupe A et le groupe B)

Nombre de points accordés pour chaque groupe 250, dont 200 pour les matières du groupe, et 50 pour l'orthographe et la correction grammaticale.

2 HEURES.

L'examen est nul quand le candidat ne peut obtenir le quart des 200 points sur le groupe tiré au sort, le septième des points sur chacune des matières prises séparément et les trois-quarts des 50 points pour l'orthographe.

GRUPE A

HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE.

Le candidat choisira trois des questions suivantes pour y répondre :

1. Luites de Sparte et de Thèbes.
2. Rome sous la royauté.
3. Guerre de l'indépendance des Etats-Unis.
4. Mahomet ; abrégé de sa vie, dates.

HISTOIRE DU CANADA

Le candidat choisira deux des questions suivantes pour y répondre :

1. Période de l'Union : principaux événements, hommes remarquables, gouverneurs, fondations remarquables.
2. Expéditions de Champlain contre les Iroquois, en 1609 et 1610.
3. Campagne de 1760.

LITTÉRATURE.

Le candidat répondra à trois des questions suivantes, à son choix.

1. En quoi consiste l'élégance du style ? Qu'est-ce que l'harmonie des mots et l'harmonie des phrases ?

2. Qualités de la narration.

3. Style épistolaire ; ses qualités.

4. But moral de la tragédie et moyens d'y atteindre.

5. De la satire : définition, but, utilité et dangers.

COMPOSITION. (30 lignes suffisent.)

Discours à l'occasion de l'anniversaire de la Confédération.

TRADUCTION.

Traduisez en français :

It happened that among the English was a soldier who had been prisoner, for several years, among the Delawares, and who, while he had learned to hate the whole race, at the same time had acquired many of their habits and practices. He now ran forward, and, kneeling on the body of one of the dead savages, tore away the scalp, and shook it with an exultant cry, towards the fugitives. This act, as afterwards appeared, excited great rage among the Indians.

(PARKMAN'S PONTIAC.)

GRUPE B.

HISTOIRE DE FRANCE ET D'ANGLETERRE.

Le candidat répondra à deux des questions suivantes, à son choix.

1. Principales campagnes de Napoléon I (court résumé).
2. Charles I et Cromwell.
3. Les Tudors jusqu'à la mort d'Elizabeth ; principaux événements politiques, sociaux et religieux ; guerres ; grands hommes politiques, religieux et littéraires (court résumé).
4. François I, dates, guerres, caractère personnel, littérature et beaux arts.

GEOGRAPHIE

Le candidat répondra à trois questions suivantes, à son choix.

1. Principales montagnes de la Province de Québec.
2. Capitales des différentes provinces du Dominion.
3. Rivières de France et d'Espagne.
4. Principales colonies anglaises de l'Océan pacifique, indiquer leurs positions.
5. Où se trouvent les villes suivantes : Montpellier en Amérique, Charleston, Rio-Janeiro, Quito, Victoria, Tobolsk, Tokio, Shangai, Honolulu, Damas et Buda-Pesth.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE.

1. Poètes lyriques aux siècles de Périclès et d'Auguste.
2. Plutarque et Tacite. Quand ils ont vécu, leurs principaux ouvrages, appréciation générale de leurs écrits.

DEUXIÈME SÉANCE, 4 HEURES

Les candidats ont le choix entre la Philosophie et les Mathématiques comme matière principale de cette séance.

Pour les candidats qui choisissent la PHILOSOPHIE comme matière principale, les questions à résoudre sont comprises dans (1^o), le sort décidant entre les groupes A et B.

Pour ceux qui choisissent les MATHÉMATIQUES, comme matière principale, les questions à résoudre sont indiquées dans (2^o), le sort décidant encore entre les groupes C et D.

— 1^o —I. PHILOSOPHIE. — 250 points.
2 heures.

Si le candidat ne peut obtenir la moitié des 250 points, son examen sera nul.

PHILOSOPHIE.

1. Qu'entend-on par *universaux* ? Combien y en a-t-il ? définissez chacun d'eux.
2. Qu'est-ce que le syllogisme disjonctif ? Énoncez et expliquez les lois de ce syllogisme, avec exemple pour chacune.
3. Définir les sophismes d'équivoque, de sens composé et de sens divisé.
4. L'union du corps avec l'âme est essentielle et personnelle.
5. L'action humaine est bonne lorsqu'elle a tout l'être qui lui convient ; elle est mauvaise dans le cas contraire.
6. La loi humaine découle de la loi naturelle.

II. MATHÉMATIQUES, PHYSIQUE,
CHIMIE. — 250 points, 2 heures.

Groupe A.

ARITHMÉTIQUE.

Les opérations doivent être indiquées assez au long pour être suivies facilement.

1. Trois sphères de plomb pèsent ensemble $25\frac{7}{8}$ lbs ; les deux plus lourdes pèsent ensemble $19\frac{3}{4}$ lbs et la plus légère $2\frac{3}{8}$ lbs de moins que la moyenne. Trouver le poids de chacune.
2. Une pièce d'étoffe a été achetée au prix de $\$46\frac{1}{2}$ par $12\frac{7}{8}$ verges ; elle a été vendue à raison de $\$32.76$ par $7\frac{1}{8}$ verges ;

on a gagné sur le tout $\$13.95$; quelle est la longueur de cette pièce d'étoffe ?

3. Le lait fournit 23 p. c. de crème ; la crème donne 21 p. c. de beurre. Trouver le nombre de livres de lait qui ont fourni 350 lbs. de beurre.

4. Une personne échange un billet de $\$580$ payable dans 15 mois, contre un autre billet de $\$540$ à 3 mois d'échéance ; a-t-elle gagné ou perdu, si on suppose l'escompte calculé à 6 p. c. ?

GÉOMÉTRIE.

1. Lorsque deux droites se coupent, les angles opposés au sommet sont égaux. (dém.)
2. Dans tout triangle la bissectrice d'un angle divise la base opposée en deux parties proportionnelles aux côtés qui comprennent cet angle. (dém.)
3. Quelle est la surface d'un cercle circonscrit à un triangle dont les trois côtés sont 3, 4 et 5 ?

PHYSIQUE.

1. Quelle est la résultante de deux forces concurrentes appliquées à un même point ? (dém.)
2. Équilibre des corps. Divers états d'équilibre, leurs conditions.
3. Quelles sont les lois de la réfraction simple ?
4. Le principe du télégraphe de Morse.

Groupe B.

ALGÈBRE.

1. Quelle est la valeur de $\frac{1}{1+x} + \frac{1}{1-x} - \frac{2x}{x^2-1}$, si $x = -\frac{2}{3}$?

$$2. \left\{ \begin{array}{l} \frac{1}{x} + \frac{1}{y} = 5 \\ \frac{x}{2} + \frac{y}{3} = 2xy \end{array} \right.$$

$$3. \frac{x}{x+1} + \frac{x+1}{x} = 2\frac{1}{6}$$

$$\text{ou } \frac{x+2}{x+1} + \frac{x+1}{x+2} = \frac{13}{6}$$

4. Trouver un nombre de deux chiffres, sachant que ce nombre égale 3 fois la somme de ces chiffres, et que si on ajoute 45 au nombre cherché, on obtient ce même nombre renversé.

CHIMIE.

1. Qu'est-ce que le carbone ? Quelles sont les variétés de carbone et quelles sont les propriétés communes à toutes les variétés ? Dans quels corps entre-t-il en composition ?

2. En quoi consiste le tannage des peaux ? Quel est le principe du tannage ?

3. Qu'est-ce qu'un vernis et quelle est sa composition ?

AU PIED DU TABERNACLE

LES LITANIES DU SAINT NOM DE JÉSUS

Méditées devant le Saint-Sacrement

Par Omer COPPIN, *Père du Diocèse de Namur*

Prix : 0.50. Chez Casterman, Paris.

Si les livres s'appréciaient au poids, celui-ci serait de bien mince valeur. Petit in-32 de 180 pages, il n'oserait se présenter au public, à côté des volumes longs et gros, dont nous sommes inondés.

Mais il est plus grand que sa taille et il aura bientôt sa place au soleil de la Piété. Aimable et fort, charmant et sérieux, il vivra, il parlera, il instruira, il échauffera, il amènera au pied du tabernacle.

L'auteur est un prêtre connu par son zèle et son ardente piété. Dans ces modestes pages, il a laissé couler son cœur ; sa plume, docile et et élégante, n'a pas trahi son cœur.

Pour thème, à chaque visite, il commente une invocation des Litanies du Saint Nom de Jésus : fleur divine, dont il nous fait admirer la grâce, respirer le parfum, savourer le suc.

La visite, qui ne prend jamais plus de 4 pages, se termine par un colloque affectueux, brûlant parfois, toujours pratique.

Chrétiens pieux, qui vous plaignez de ne rien savoir dire à Jésus, prenez et lisez : votre cœur apprendra à parler à Celui qui vous a tant aimés !

Ames éprises de Jésus-Hostie, prenez et lisez : vous trouverez là un aliment à votre flamme, des formes variées pour lui chanter votre amour !

Prêtres de Jésus, ce gracieux petit livre n'est pas indigne de vous : sa doctrine solide plaira à l'esprit le plus théologique et son onction vous pénétrera, vous remplira, pour déborder sur les âmes qui vous suivent au pied du Tabernacle.

UN PRÊTRE ADORATEUR.

Conférence sur le travail considéré au point de vue économique et chrétien, faite au Cerele catholique de Belleville, Paris.

Travailler, c'est donc pour chacun de nous, quels que soient sa naissance, sa fortune, et son rang, un devoir, et, par une étroite et nécessaire corrélation, un droit. Il est aussi injuste d'empêcher un homme de travailler, de le frustrer des fruits légitimes de son travail, que de lui imposer, par la violence, de travailler dans des conditions qu'il rejette ou dans une mesure supérieure à ses forces. Maître et responsable de la direction de son activité, l'homme ne l'est pas moins de son travail et des fruits qu'il rapporte ; sinon, le travail n'est pas la fonction d'un agent libre et responsable. En voulez-vous une preuve toute d'histoire et d'expérience ? Remontons à l'antiquité et voyons ce qu'a été le travail esclave. Une certaine catégorie d'hommes a été pendant de longs siècles, en vertu de je ne sais quel prétendu droit de guerre et de conquête, dépouillée de sa liberté, de son repos, des fruits de son activité et livrée, comme les plus vulgaires animaux, aux caprices d'un vainqueur implacable ou d'un maître brutal et exigeant. Et, pourtant, les durs labeurs auxquels on a soumis l'esclave n'ont jamais produit, à beaucoup près, l'équivalent de sang et de sueurs qu'ils ont coûté.

Et pourquoi ? C'est que, dans l'ordre de la vie matérielle et morale, il faut deux leviers puissants pour soulever l'activité humaine et, pour la rendre féconde : la crainte du besoin et l'espérance du bien-être pour tous ceux qui sont chers et pour nous-mêmes. Sans ces deux mobiles, le travail est, d'avance, frappé de stérilité. Or, l'esclave n'avait qu'une crainte, celle d'être battu de verges ou mis à mort. A quoi bon, dès lors, amasser pour lui-même ? Il n'avait pas de patrie, pas de foyer. Sa femme, et ses enfants, un caprice du maître pouvait les lui arracher pour jamais. La propriété personnelle du bien amassé était, d'autre part, trop précaire pour devenir un motif d'émulation assez puissant.

Ainsi donc, liberté et propriété, voilà les deux premières conditions sans lesquelles il n'est pas de travail profitable et fécond. Mais il en est une troisième, à pro-

pos de laquelle je veux renverser quelques erreurs par trop commodes pour la paresse ou pour le despotisme, — à la faveur de la pente effrénée de socialisme sur laquelle nous roulons depuis quarante ans. Si le travail est pour l'homme un droit et un devoir corrélatif, y a-t-il pour l'Etat un droit et un devoir corrélatif de lui fournir d'office les moyens de travailler et de vivre? L'Etat a-t-il une mission plus immédiate que celle d'assurer au travail la sécurité, troisième condition qu'il réclame? je ne crains pas de m'inscrire pour la négative. Défendre les frontières, assurer les subsistances, sauvegarder les personnes, la propriété publique et privée, la liberté extérieure de travail, ouvrir à l'activité commerciale et industrielle les débouchés, tant intérieurs qu'extérieurs, encourager le travailleur, voilà, il me semble, à quoi se borne sa mission déjà bien difficile, en dépit de son apparente généralité. Il peut, sans doute, entreprendre à ses risques et périls, comme le premier particulier venu, et embaucher des travailleurs, mais après un pacte préalable, sous des conditions librement acceptées de part et d'autre et transitoires, à un salaire enfin qu'il ne lui est pas permis de rendre fixe et obligatoire pour tous et pour toujours. Il doit laisser à la concurrence, à la conscience et à la loi qui la régent, le soin de faire le reste. En tout ordre de choses, dans l'industrie comme dans l'instruction, l'exemple de l'Angleterre et de l'Amérique prouve victorieusement que la concurrence est la seule et légitime ouvrière du progrès.

Laissez-moi, à ce propos, vous dire mon sentiment sincère sur les corporations, si nécessaires, si opportunes au moment de leur institution, appelées à être si fécondes encore, à notre époque, comme signal de ralliement religieux et comme élément régulateur de la production, comme trait d'union entre le patron et l'ouvrier chrétiens! Mais elles ne ressusciteront avec chance de vie et de fécondité qu'à la condition d'être librement formées, de ne pas gêner l'initiative individuelle du travailleur et le génie inventif, enfin, de ne pas constituer, dans la main de ceux appelés à les diriger, un monopole exclusif, exercé contre le gré de ceux qu'il opprimerait.

Mais, me direz-vous, sous prétexte de

repousser l'omnipotence de l'Etat et l'arbitraire individuel, n'allez-vous pas à isoler le travailleur, sous le faux prétexte qu'il peut et doit se suffire à lui-même? Bien loin de moi cette pensée! L'association est une loi naturelle et morale à laquelle n'échappe aucun des êtres de la création animée ou inanimée, l'homme, moins que tout autre, dans le domaine de la famille et de la religion. Tout travailleur, isolé dans un égoïste orgueil, dans le mécontentement et dans la haine contre son patron ou contre ceux qui partagent ses besoins et sa condition est voué, tôt ou tard, à la ruine. Il est équitable qu'il produise en faveur de ceux qui, de leur côté, produisent à son avantage. L'instinct de sociabilité vient donc féconder le travail de l'homme, comme toutes les autres fonctions de sa vie matérielle, morale et religieuse, et se manifeste sous la double forme de la division du travail qui assure à chacun une torche à la portée de son intelligence et de ses forces, et l'association proprement dite des travailleurs.

Associez-vous donc, Messieurs, pour produire, de concert, plus et mieux. Associez-vous pour féconder votre travail, pour vous assurer aussi, contre ses accidents, contre ses risques, contre ses défaillances, contre les causes personnelles ou extérieures qui peuvent, à un moment donné, venir vous arracher des mains la truelle et le rabot. Les patrons chrétiens ne doivent pas demander et ne demandent pas mieux que de s'associer avec vous pour alimenter vos caisses de secours. Mais, pour cela, il faut que vous respectiez et aimiez ceux qui, mettant la conscience plus haut que la loi sèche et inflexible de l'offre et de la demande, voient en vous des âmes, des hommes, et non pas de simples instruments. Pas d'envie pour ces biens dont la gestion et la sauvegarde entraînent des sollicitudes, des angoisses, et la jouissance, des dangers ou des misères dont vous ne vous faites pas la moindre idée. Mais, surtout, associez-vous les uns avec les autres par le respect mutuel, par le sentiment de votre liberté morale et de votre dignité personnelle. Rapprochez-vous les uns des autres par le souci de vous élever, en employant toutes les armes légitimes, au-dessus de votre condition par la persévérance, par l'épargne prévoyante. Enfin, rapprochez-vous plus en-

core par les bons conseils, par les bons exemples, par la charité et par le soutien mutuel, accepté sans honte puisque c'est à vous que l'a dû ou le devra, dans une certaine mesure, celui que la maladie ou le chômage a forcé ou contraindra d'y recourir !

A. GAUDEFRUY.

PIANOS SOHMER

Les pianos Sohmer sont préférés par les véritables artistes dans tous les Etats-Unis et le Canada. Ils ont été adoptés aux couvents de *Villa-Maria, Sacré-Coeur*, (Manhattanville) collèges de Montréal, Rigaud, etc., ainsi qu'aux conservatoires de New-York, Philadelphie, Boston, N. Y., College of music, etc, etc. Comme pureté de son, sonorité et solidité, ils sont insurpassables. Seuls agents Lavigne et Lajoie, 1657 rue Notre-Dame, Montréal.

UTILITE DES VERS LATINS

Objection : Les vers latins n'ont rien de pratique pour l'usage ordinaire de la vie. — Réponse.

EMILE. — Après tout, il faut bien apprendre quelque chose aux jeunes aspirants aux carrières libérales ? Je te le demande, quelle figure feront dans le monde ces nombreux essaims d'écoliers qui sortent chaque année de nos collèges, tout bardés de bucoliques, de géorgiques, de strophes saphiques, et alcaïques, sachant très bien qu'Illion était située dans l'Asie Mineure, et qui ne savent pas si Québec est sur la côte nord ou sur la côte sud du St-Laurent ; connaissant très bien l'histoire des cyclopes, mais ignorant celle de nos ancêtres ; qui vous demanderont peut-être quand ils vous entendront parler d'Iberville et de Salaberry, s'ils étaient du nombre des héros grecs ou troyens ? Encore une fois, mon cher Albert, quelle impression tous ces jeunes gens feront-ils dans le monde avec leurs visages allongés comme un hexamètre de sept pieds ?

ARTHUR. — Ah ! ah ! ah ! quel drôle d'Emile !... Fort heureusement que des calomnies de ce calibre deviennent de vraies louanges !

EMILE. — Ah ! ah ! ah ! quand tu voudras, Arthur, toujours est-il qu'avec tous leurs vers latins, avec leur intelligence et leur volonté développées et affermisses d'une manière aussi prodigieuse qu'on le prétend, les jeunes gens une fois sortis du collège ne font que végéter, bien étonnés que les choses ne se passent pas dans le monde selon la manière de voir des poètes. Au lieu de les voir s'avancer à grands pas vers les richesses, comme ceux qui négligent toutes les rêveries ridicules d'Ovide et du cygne de Mantoue pour ne s'occuper que d'études vraiment pratiques selon que le demande

le siècle de progrès où nous vivons, tu les vois ces pauvres misérables qu'une malheureuse routine condamne à faire des vers latins afin de se conformer aux usages surannés des vieux programmes et des vieilles méthodes, tu les vois, dis-je, traîner une existence triste et chagrine. Oui, tu n'as qu'à les interroger ces pauvres jeunes gens, et ils sauront te dire que la prosodie latine ne peut être d'un grand secours dans les carrières libérales, que ce n'est pas elle, mais les connaissances pratiques et utilitaires dont ils se trouvent, hélas ! dépourvus, qui peuvent leur procurer des positions et pour m'exprimer plus clairement le pain de chaque jour.

ALBERT. — Tout ce que tu viens de dire, mon cher Emile, prouve que tu cultives à merveille la diatribe et le paradoxe. En effet, si les études littéraires seules, si les langues classiques et les vers latins seuls, ont pu recevoir le reproche de former des hommes inutiles aux intérêts positifs et matériels du pays, des hommes qui n'entendent rien à la vapeur, à l'électricité, etc., ce sont des hommes bien autrement inachevés que ceux qui n'ont appris à raisonner que dans le champ de l'abstraction mathématique, à observer que dans le domaine des faits naturels et physiques, et pour qui tout le reste, c'est-à-dire, tout ce qui constitue et forme l'homme réel, l'homme moral et social, se trouve être à peu près lettre close.

Cependant, mon cher Emile, il le faut bien reconnaître, comme je le lisais quelque part, il y a une délicatesse de pensées, une justesse d'appréciations et une hauteur de vues profondément désirables dans l'âme et dans la société humaine, et qui ne sont pas seulement la hauteur des mathématiques, la justesse de la trigonométrie et les délicatesses de l'algèbre : c'est la justesse, c'est la délicatesse morale, c'est la droiture et l'élevation de la conscience. Or, les mathématiciens exclusifs, qui ne sont pas autre chose, qui ne sont que cela, ni plus, ni moins, paraissent souvent, hors de leur science, des hommes assez singuliers ; ils ont presque toujours été à peu près nuls pour les grandes sciences morales, philosophiques, religieuses, politiques et sociales ; inutiles aussi bien à la vie pratique et à la direction des hommes qu'à la haute vie intellectuelle de l'humanité.

Sans doute, il est bon d'avoir des ingénieurs, des géomètres et des machinistes pour faire des chemins de fer, des bateaux à vapeur et des chaudières, et conduire nos citoyens, nos marchands et nos touristes sur tous les points du globe ; mais cela ne suffit pas à la prospérité, à la dignité d'un grand pays : les télégraphes électriques, les téléphones sont, sans doute, admirables pour transmettre la pensée avec la rapidité de l'éclair, etc., etc. ; mais il est très important aussi de savoir quelles paroles et

quelles pensées nous transmettrons si vite, quels hommes nous mettrons sur ces chemins de fer et sur ces bateaux à vapeur, quels citoyens enfin, nous enverrons à l'étranger représenter l'honneur de notre pays.

FIN. M. H. B.

LES LECTURES DE Mme de SÉVIGNÉ (Pour l'Étudiant.)

Connaissez-vous bien le secret du style inimitable de Mme de Sévigné ?

Parcourez les lettres délicieuses de l'exquise châtelaine des Rochers et vous serez amplement renseignés là-dessus.

Il y a là, mille petits aveux qui vous diront à quelle source littéraire elle a puisé ses petits chefs-d'œuvre épistolaires.

Si elle n'a pas été parfois tout à fait insensible aux attraits des romans de La Calprenède, *Cléopâtre* en particulier, on peut dire sans crainte que les lectures sérieuses ont toujours été ses privilégiées.

Le 22 décembre 1675, elle écrivait à sa fille, Mme de Grignan :

" Mon fils me met en furie par le sot livre qu'il vient de lire autour de moi ; c'est *Pharamond*, il me détourne de mes livres sérieux, et, sous prétexte que je me fais mal aux yeux, il me fait écouter des sornettes que je veux oublieres."

Plus tard, elle écrit à la même :

" J'ai apporté ici (aux Rochers) quantité de livres choisis ; je les ai rangés ce matin : on ne met pas la main sur un, tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire tout entier ; toute une tablette de dévotion, et quelle dévotion ! bon-Dieu, quel point de vue pour honorer notre religion ! l'autre est toute d'histoires admirables ; l'autre de morale, l'autre de poésies, et de nouvelles, et de mémoires. Les romans sont méprisés et ont gagné les petites armoires."

En est-il beaucoup, de nos jours, même parmi le sexe fort, qui font ainsi fi des romans et qui les relèguent dans les petites armoires ?

Examinez la section des romans dans nos bibliothèques publiques, et vous verrez combien le bel exemple de Mme de Sévigné, cette blonde pourtant si riieuse, si enjouée, si

badine, au dire de Sainte-Beuve, trouve de rares imitateurs.

Les citations ci-dessus nous disent assez, quel était le caractère des lectures de l'auteur des *Lettres* ; aussi ne faut-il point s'étonner de voir Saint Augustin occuper le premier rang parmi ses auteurs favoris : " Nous lisons toujours Saint-Augustin avec transport, il y a quelque chose de si noble et de si grand dans ses pensées "...

Après l'auteur des *Confessions* viennent Saint-Jean Chrysostome, Saint-Paul, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Pascal, Corneille, La Fontaine, ainsi que Quintilien, Cicéron, Tacite, Virgile, Horace, non pas *travestis*, mais dans toute la majesté du latin.

Telle est la récréation intellectuelle d'une châtelaine distinguée du dix-septième siècle, dans son château des Rochers, en Bretagne.

Comme on le voit, Mme de Sévigné s'est inspirée des modèles, elle a mis en pratique l'admirable précepte de Quintilien : *Optimos quidem, et statim et semper*.

Je trouve la conclusion de ces quelques périodes dans ces lignes du R. P. Boylesve :

" Quand vous aurez lu et relu les écrivains excellents, s'il vous reste du loisir, vous essaieriez les médiocres, mais aussitôt vous reconnaîtrez que c'est aux hommes de génie, et encore à leurs chefs-d'œuvre, qu'il faut demander non seulement la forme mais le fond, non seulement le beau mais le vrai, non seulement l'art mais la science."

CHS M. DUCHARME.

JEAN QUI GROGNE

ET
JEAN QUI RIT

V
L'ACCIDENT

Ils partirent donc, laissant à l'auberge Jeannot, qui, cherchant à se rendre utile comme Jean, s'offrit pour faire boire le cheval quand il aurait mangé son avoine. Kersac fut surpris de l'obligeance de Jeannot, mais il accepta d'après un regard et un geste suppliant de Jean.

" Au fait, dit-il, nous aurons plus de temps pour nous promener, n'ayant plus à nous inquiéter du cheval."

Et ils se dirigèrent hors de la ville. Il faisait un temps magnifique ; le soleil se couchait ;



la chaleur était passée : le pays était joli ; ils marchèrent assez longtemps, causant de choses et d'autres ; il amusait et intéressait Kersac par mille petits récits de son enfance et de sa famille. Plus Jean se faisait connaître à Kersac, plus celui-ci s'y attachait et désirait l'attacher à son service.

“ Il y a si longtemps, dit-il, que je cherche un garçon tout jeune à former, et je le cherche intelligent, serviable, actif comme toi.

JEAN. — Vous vous faites illusion, monsieur ; je n'ai pas les qualités que vous me croyez,

KERSAC. — Si fait, si fait, je m'y connais ; j'en ai eu plus de dix à mon service ; je ne me trompe plus maintenant.”

Ils retournaient sur leurs pas et reprenaient la grande route de Malansac, lorsqu'ils entendirent le galop précipité d'un cheval. Quand il approcha, Kersac reconnut le sien qui arrivait ventre à terre. Il se jeta sur la route pour lui couper le chemin, saisit la bride, mais le cheval était lancé ; Kersac, malgré sa force, ne put l'arrêter sur le coup, et il se trouva jeté par terre, traîné et en danger d'être piétiné. Jean, voyant l'imminence du péril, se jeta au-devant du cheval et se suspendit à ses naseaux, ce qui le fit arrêter, à moitié calmé, immédiatement.

Kersac voulut se relever, mais il retomba ; il avait un pied foulé.

Jean commença par attacher à un arbre l'animal essoufflé et tremblant, et courut à Kersac, qui était pâle et prêt à défaillir. Jean aperçut une fontaine près de la route ; il y courut, trempan son mouchoir dans cette eau fraîche et limpide, et revint en courant pour bassiner le front et les tempes de Kersac. Deux fois encore il retourna à la fontaine ; ce ne fut qu'à la troisième fois que Kersac rouvrit les yeux et reprit connaissance.

Il serra la main de Jean et essaya de se lever ; ce fut avec grande difficulté et après plusieurs essais qu'il put y parvenir ; et il se tint debout, appuyé sur son bâton, mais il ne pouvait marcher.

“ N'essayez pas, n'essayez pas, monsieur, dit Jean ; je vais calmer votre cheval ; je l'approcherai tout près de vous, et si vous pouvez monter dessus, nous sommes sauvés.”

Kersac était au bord du fossé qui bordait la route. Jean détacha le cheval, le caressa, le flata, lui présenta une poignée d'herbe, et, pendant que l'animal mangeait, il le fit descendre dans le fossé, l'arrêta en face de Kersac, et le maintint par la bride pendant que Kersac cherchait à le monter. Il n'y parvenait pas, parce qu'il ne pouvait s'appuyer sur son pied foulé.

JEAN. — Couchez-vous en travers sur le cheval, monsieur, et quand vous y serez, passez votre jambe blessée.”

Kersac suivit le conseil de Jean et se trouva solidement placé sur le dos du cheval. Jean lui

fit remonter le fossé avec précaution et le mena par la bride. Ils arrivèrent à Malansac à la nuit ; le premier objet que vit Kersac fut Jeannot se tenant à moitié caché derrière la porte de l'écurie.

“ Viens ici, polisson ! ” lui cria Kersac.

Jeannot aurait bien voulu se sauver ; mais par où passer ? et que deviendrait-il ensuite ? Il faudrait bien qu'il finit par se retrouver en face de Kersac. Il prit donc le parti d'obéir ; il avança jusqu'à la tête du cheval.

KERSAC. — Pourquoi et comment as-tu lâché échapper mon cheval ?

JEANNOT, tremblant. — Monsieur, ce n'est pas ma faute.

KERSAC. — Ce n'est pas ta faute ? Menteur ! Réponds : Comment le cheval s'est-il échappé ?

JEANNOT. — Monsieur, je l'ai mené boire ; il ne voulait pas sortir de l'abreuvoir ; je l'ai tiré, puis je l'ai un peu fouetté ; alors il a sauté et rué ; alors j'ai fouetté plus fort pour le corriger ; alors il s'est cabré ; alors j'ai eu peur qu'il ne cassât la longe que je tenais, alors je l'ai fouetté sous le ventre ; alors il a cassé la longe, comme je le craignais, et alors il est parti comme un enragé qu'il est.

KERSAC. — Petit grelin ! petit drôle ! A vis-toi de toucher mon cheval du fouet et je te donnerai une correction dont tu te souviendras longtemps. Si je n'avais le pied foulé, grâce à toi, animal, imbécile, je te donnerais une raclée qui te ferait danser jusqu'à demain. Va-t'en, et ne te présente plus, devant moi, oiseau de malheur.”

Jeannot ne se le fit pas répéter ; il avait hâte aussi d'échapper aux regards courroucés de Kersac, et ne quitta le coin le plus obscur de l'écurie que lorsque son ennemi eut lui-même disparu.

Jean avait appelé du monde pour aider Kersac à descendre de cheval ; il était grand et fort, on eut de la peine à y arriver et à l'établir dans une chambre du rez-de-chaussée. qui se trouvait heureusement libre.

Quand il y fut installé, Jean s'assit sur une chaise.

KERSAC. — Eh bien ? que fais-tu, mon ami ? Tu ne vas pas rester là, je pense ?

JEAN. — Pardon, monsieur ; à moins que vous ne me chassiez, je resterai près de vous pour vous servir, jusqu'à ce que vous soyez en état de monter en carriole pour retourner chez vous.

KERSAC. — Mais, mon ami, tu vas t'ennuyer comme un mort. Rester là, à quoi faire ?

JEAN. — A vous servir, monsieur. Les gens de l'auberge sont bien assez occupés ; ils vous négligeraient, non par mauvaise volonté, mais parce qu'ils ne pourraient faire autrement ; et c'est triste d'être hors de chez soi sans pouvoir mettre un pied l'un devant l'autre, et personne pour vous donner ce qui vous manque et pour

vous aider à passer le temps.

KERSAC. — Et ton voyage à Paris ? et ton frère Simon ?

JEAN. — Mon voyage durera quelques jours de plus, monsieur, voilà tout. Et mon frère sait bien que lorsqu'on fait la route à pied, on n'arrive pas à jour fixe ; il nous attend à un mois près. Et ainsi, monsieur, si je ne vous suis pas désagréable, si vous voulez bien accepter mes services, je serai bien heureux de vous être utile.

KERSAC. — Quant à m'être désagréable, mon ami, tu m'es, au contraire, fort agréable ; j'accepte tes services et je t'en remercie d'avance. Et je commence par te demander un verre d'eau, car je meurs de soif."

Jean alla demander de l'eau ; on lui donna un cruchon plein et un verre. Quand Kersac eut bu ses deux verres d'eau, il songea à dîner.

KERSAC. — Tu me demanderas quelque chose de léger, à cause de ma chute. Une soupe aux choux et au lard, et un frotot à l'ail."

Jean allait sortir ; Kersac le rappela.

" Et toi donc, mon garçon, tu n'as pas diné ? Demande pour deux ; nous mangerons ensemble.

JEAN. — Merci bien, monsieur ; j'ai diné avec Jeannot avant de quitter Vannes.

KERSAC. — Diné ? où donc ? avec quoi ?

JEAN. — Nous avons diné à l'écurie, monsieur ; nous avions de quoi. Maman nous avait donné les restes du lapin, qui nous avait déjà fait un fameux souper hier soir. Il nous en reste encore une cuisse, et puis du pain et de la gallette.

KERSAC. — Et tu crois que je vais m'empâter de bonnes choses, et que je te laisserai manger un vieux morceau de lapin et boire de l'eau ?

JEAN. — Il n'est pas vieux, monsieur, il est d'hier ; et, quant à l'eau, nous y sommes habitués, Jeannot et moi. Et puis, à Vannes, la bonne dame de l'hôtel m'a donné une bouteille de cidre qui était fièrement bon.

KERSAC. — Je te dis que ce n'est pas comme ça ; tu mangeras avec moi ; les bouchées que j'avalerai me resteront dans le gosier si je ne donnais un bon dîner pendant que tu grignoterai des os et du pain dur. Demande deux couverts,..... entends-tu ? Deux couverts !"

Jean restait immobile : il semblait vouloir parler et ne pas oser.

KERSAC. — Voyons, Jean, as-tu quelque chose qui ne veut pas sortir. Qu'est-ce que c'est ? Parle.

JEAN. — Monsieur... C'est que je crains...

KERSAC. — N'aie pas peur, je te dis. Parle... Parle donc !

JEAN, souriant. — Puisque vous l'ordonnez, monsieur... Et Jeannot ?

— Encore ! s'écria Kersac, s'agitant sur sa chaise. Toujours ce pendard que tu me jettes

au nez ! Je ne veux pas de ton Jeannot ; et je ne veux pas en entendre parler.

JEAN. — C'est parce qu'il vous a offensé, monsieur, que vous ne l'aimez pas. Mais Notre Seigneur nous pardonne bien quand nous l'offensons, et il nous aime tout de même, et il nous fait du bien. Et il nous ordonne de faire comme lui.

KERSAC. — Ah ça ! vas-tu me prêcher comme notre curé ? Ton Jeannot ne me va pas, et je n'en veux pas."

Jean soupira et sortit lentement.

Kersac le suivit des yeux et resta pensif.

" Il a tout de même raison, cet enfant... Et de penser que c'est un garçon de quatorze ans qui m'en remontre, à moi qui en ai trente-cinq !... C'est qu'il a raison... parfaitement raison... Mais comment faire pour revenir sur ce que j'ai dit !... Il se moquerait de moi... Et pourtant il a raison. Et c'est un brave garçon si jamais il en fut... Il faut absolument qu'il vienne chez moi... Il a dans la physionomie quelque chose..., je ne sais quoi..., qui fait plaisir à regarder. Je l'entends qui vient." Jean arriva en effet ; il apportait de quoi mettre le couvert,.... un seul couvert !

Kersac s'en aperçut.

KERSAC. — Jean, qu'est-ce que c'est que ça ?

JEAN. — Quoi donc, monsieur ?

KERSAC. — Un seul couvert ? Pourquoi un seul ?

JEAN. — Parce qu'il n'y a que vous, monsieur, qui n'avez pas diné.

KERSAC. — Et toi tu n'as pas soupé... Jean, écoute-moi et regarde-moi bien en face. Tu as raison et j'ai tort. Tu m'as fait la leçon, et tu as bien fait, et je t'en remercie. Demande trois couverts et va chercher ton Jeannot."

Jean le regardait, il ne pouvait en croire ses oreilles. Il s'approcha tout près de lui. Son air étonné et joyeux fit sourire Kersac.

KERSAC. — Tu ne vas pas te moquer de moi, d'avoir bien fait ?

JEAN. — Me moquer de vous ? moi, monsieur ? Rire de vous au moment où vous agissez comme Notre Seigneur ? au moment où je vous admire, où je vous aime ? Oh ! monsieur !"

Jean saisit la main de Kersac et la baisa ; Kersac prit la tête de Jean dans ses mains et le laissa au front.

" Va, mon ami, dit-il d'une voix émue, va chercher deux couverts de plus... et Jeannot", ajouta-t-il avec un soupir.

Jean sortit cette fois en courant et ne fut pas longtemps à revenir avec les couverts et Jeannot. Ce dernier osait à peine entrer et lever les yeux.

" N'aie pas peur, Jeannot, dit Kersac je riant ; à tout péché miséricorde. J'ai eu tort de te confier un cheval un peu vif, à toi qui n'y entends rien. N'y pensons plus et mangeons bien et galement. C'est Jean qui nous sert, en

suis hors de combat, moi. ”

Jeannot prit courage ; Jean était radieux ; il regardait Kersac avec reconnaissance et affection. Kersac s'en aperçut, sourit et fut satisfait d'avoir bien agi et d'avoir accepté, lui homme fait, les observations d'un enfant. Il en savait bon gré à Jean, qu'il aimait réellement de plus en plus.

JEAN. — Voici le couvert mis ; viens m'aider, Jeannot, à apporter les plats. Faut-il demander du cidre pour vous, monsieur ?

KERSAC. — Certainement, et du bon. Mais pas pour moi seul ; pour trois. ”

Jean et Jeannot sortirent.

JEAN. — Eh bien ! Jeannot, pas vrai qu'il est bon, M. Kersac ? Tu vas être gentil pour lui, j'espère ?

JEANNOT. — Je ferai de mon mieux, Jean ; mais tu sais que j'ai du malheur et qu'il ne m'arrive jamais rien de bon.

JEAN. — Laisse donc ! du malheur ! pas plus que moi ? Tu te figures toutes sortes de choses ; mais tu es triste, tu as l'air mécontent et maussade ; c'est ça qui repousse, vois-tu !

JEANNOT. — C'est pas ma faute ; c'est mon caractère comme ça. Je ne peux pas toujours rire, toujours prendre les choses gaiement, comme tu le fais, toi. Tu es gai, je suis triste. Tu as confiance en tout le monde, moi je me défie. Je ne peux pas faire autrement.

JEAN. — Défie-toi si tu veux, gémis tout bas, mais sois obligeant et agréable aux autres... Portons nos plats ; les voici tout prêts sur le fourneau. ”

Jean prit la soupe au chou et le cidre ; Jeannot prit le fricot ; Kersac les attendait avec impatience.

KERSAC. — Enfin ! voilà notre souper ; ne perdons pas de temps ; j'ai une faim d'enragé. ”

Kersac prouva la vérité de ces paroles en mangeant comme un affamé, Jean et Jeannot lui firent compagnie ; quand le repas fut terminé, il ne restait plus rien dans les plats, rien dans les carafes, Jean et Jeannot desservirent la table et reportèrent le tout à la cuisine.

Lorsque Jean rentra, il dit à Kersac que Jeannot allait coucher à l'écurie, sur de la paille qu'on allait lui donner.

“ Et toi, Jean, avant d'aller te coucher, aide-moi à me dévêtir et à gagner mon lit. ”

Jean l'aidera de son mieux, avec beaucoup d'adresse et de soin. Lorsque Kersac fut couché, Jean s'assit sur une chaise.

KERSAC. — Eh bien ! que fais-tu là ? Tu ne vas pas te coucher, comme Jeannot ?

JEAN. — Je vais coucher près de vous, monsieur, je dormirai très bien sur une chaise.

KERSAC. — Es-tu fou ? Passer une nuit sur une chaise ? pour une foulure au pied ? Va te coucher, je te dis.

JEAN. — Mais, monsieur, vous ne pouvez pas vous lever ni vous faire entendre. S'il vous

prenait quelque chose la nuit ?

KERSAC. — Que veux-tu qu'il me prenne ? Je vais dormir jusqu'à demain. Bonsoir, et va-t'en. ”

Jean ne dit rien, souffla la chandelle et fit semblant de sortir. Mais il rentra sans faire de bruit, s'étendit sur trois chaises, et ne tarda pas à s'endormir.

THE FORUM

The *Forum*, which the *New York Times* says “ continues to hold its place as the foremost of our magazines for the value, the variety, and the weight of its articles, ” is a monthly review of living subjects that concern thoughtful people ; including politics, education, religion, literary criticism, social science, and commerce. It presents the conclusions and investigations of the foremost men in every department of thought ; and it admits discussions of each side of all debatable subjects, striving always to be constructive, and never sensational or merely popular. Its contributors include more than 200 of the foremost writers of both hemispheres. It is offered to thoughtful readers with the hope of being helpful to them.

Teachers or students who will solicit their friends to subscribe will receive large each commissions — the largest ever given by any periodical. Several hundred teachers and students are adding to their incomes in this way. It is not the work of the ordinary book-agent that is desired, but the service of men of literary judgment whose commendation carries weight with it. Correspondance is solicited.

A sample copy (price, 50 cents) will be mailed to anyone free of cost who will send names of six persons who read serious literature and are able to pay for it. Address the *Forum* Publishing Co., 253 Fifth Ave., New-York.

CLUBBING RATES

We have made arrangements whereby we will receive new subscriptions to the *Forum* with a subscription to the *l'Etudiant* for \$5.00. The price of the *Forum* alone is \$5.00 a year. It is “ the foremost American review ” of living subjects, and among its contributors are 200 of the leading writers in the world. It gives authoritative discussions of each side alike of every leading question of the time. The *New York Herald* says of it : “ It has done more to bring the thinking men of the country into connection with current literature than any other publication. ” This is an exceptional opportunity for every reader of the *l'Etudiant* to secure the *Forum*.

On reçoit les souscriptions au bureau de *l'Etudiant*, Joliette, P. Q.

LE RÈGNE DU CŒUR DE JESUS

Revue mensuelle inaugurée pour l'année centenaire 1889, par les prêtres du Sacré-Cœur.
Prix : 3 fr. 50.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE SEPTEMBRE 1889.

- I. Le Congrès de Paray-le-Monial.
- II. Les Promesses du Sacré-Cœur.
- III. Les Œuvres réparatrices.
- IV. Le Roi des Rois et le Seigneur de ceux qui gouvernent.
- V. Elevations sur le Sacré-Cœur d'après Sainte Gertrude (*suite*).
- VI. L'Héritier du Fils aîné du Sacré-Cœur (*suite*).
- VII. Marie-Elzéar-Henri de Sabran.
- VIII. Chronique.
- IX. Bibliographie.

L'ÉCRIN DE LA SAINTE VIERGE, DE LA PASSION, ET DE L'EUCCHARISTIE. — Dix volumes, grand in-8o raisin, ornés d'environ 500 gravures empruntées le plus souvent aux grands maîtres par l'abbé A. Durand. — Conditions pour les souscripteurs. — Les dix volumes, brochés, ornés d'environ cinq cents gravures, \$15.00, payables en 3 ans, soit : à la réception des quatre premiers volumes parus \$6.00; \$5.00 à la réception des trois suivants et \$4.00 à la réception des trois derniers.

Les volumes, expédiés franco au centre le plus rapproché de chaque destinataire, ne seront jamais payés qu'après réception.

Les 4 volumes de l'Écrin de la Sainte Vierge ont déjà paru.

La Revue de l'Art chrétien, janvier 1886, l'apprecie comme suit :

« Les volumes de M. l'abbé Durand, très riches en ornements typographiques et en illustrations, édités avec un goût distingué, comptent parmi les plus élégants qu'ait imprimés la Société Saint-Augustin. L'ouvrage brille par un mérite qui se fera fort apprécier dans le monde : il est d'une valeur littéraire hors ligne ; la lecture en est d'un charme qui l'emporte encore sur l'intérêt peu commun du sujet.

« Pèlerin fervent de la Vierge Marie, critique érudit et poétique écrivain, M. l'abbé Durand a visité les reliques qu'il décrit. Il les a vues, vénérées, touchées, étudiées. Elles ont évoqué en lui des souvenirs historiques et excité des émotions dont il vous fait part en des pages pleines de science et de chaleur.

« En somme, la forme exquise donnée à une si riche matière fait que l'Écrin de la Sainte Vierge est plutôt un joyau. Il existe peu de livres d'une aussi agréable lecture »



Le café délicieux

Vous pourrez en avoir dans un instant par l'usage du

CAFÉ FLUIDE

DE LYMAN

Chaque étiquette porte le mode de l'emploi.

A vendre

en bouteilles d'une livre, demi-livre, et quart de livre.

Eau de Floride!

"Nonpareil"

—o—

Un parfum des plus exquis et des plus rafraichissants.

Aussi exquis pour la toilette que pour les bains et la chambre d'un malade.

PETITES BOUTEILLES 25c.

A vendre en gros par

LYMAN FILS & CIE.,

384 RUE ST-PAUL.

MONTREAL

APPAREILS CHIMIQUES

DE TOUTES ESPÈCES

—:00:—



Verreries, Porcelaines, Verreries, Platine, Crousets de toutes sortes, Balances chimiques avec poids Produits chimiques et réactifs d'excellente qualité. Ce qu'il faut pour l'analyse quantitative et expériences de toutes sortes.



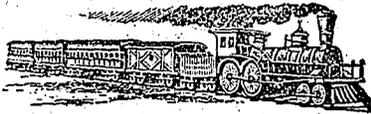
A VENDRE CHEZ

LYMAN, SONS & CO

384, rue St-Paul, MONTREAL.

Catalogue illustré envoyé sur réception de 10 centimes.

N. B. En faisant votre demande, dites que vous avez vu l'annonce dans l'Étudiant.



INTERCOLONIAL RAILWAY

1888 - WINTER ARRANGEMENT - 1889

On and after Monday, Nov. 26th, 1888, the trains of this railway will run daily (Sunday excepted) as follows :

TRAINS WILL LEAVE LEVIS

For Halifax and St John.....	8.00
For Rivière du Loup and Ste-Flavie.....	11.15
For Rivière du Loup.....	17.55

TRAINS WILL ARRIVE AT LEVIS

From Rivière du Loup	5.30
From Rivière du Loup, and Ste-Flavie.....	13.45
From Halifax and St John...	17.55

The sleeping car leaving Levis on Tuesday, Thursday and Saturday runs through to Halifax, and the one leaving on Monday, Wednesday and Friday to St John.

All trains are run by Eastern Standard Time.

Tickets may be obtained and also information about the route and about freight and passenger rates from

T. LAVERDIERE,
49, Dalhousie St, Quebec.
D. POTTINGER,
Chief Superintendent.

Railway office,
Moncton, N. B., Nov. 20 1888.

Pastilles Vermifuges Françaises

VÉRITABLE SPÉCIFIQUE CONTRE LES VERS



Petit ami, vois-tu
qui te rend malade.
Fais comme
moi, prends des
Pastilles Vermifuges
Françaises
et débarrasse-toi
pour toujours de
ces vilains vers

Préparées par

LOUIS ROBITAILLE

Pharmacien-Chimiste

JOLIETTE, P. Q.

PRIX : 25 CTS.

PILULES ANTIBILIEUSES



Du Dr NEY

Remède par excellence, contre les Affections bilieuses : Torpeur du Foie, Excès de Bile et autres indispositions qui en découlent : Constipation, Perte d'Appétit, Maux de Tête, Etc., Etc.

Ces Pilules, préparées selon la formule d'un praticien distingué ne contiennent ni mercure ni autres substances minérales qui puissent altérer la santé des personnes qui en font usage. Elles sont purement végétales et composées d'extraits de plantes précieuses, éminemment propres à purifier le sang et à le débarrasser de toutes ses impuretés.

Les Pilules du Dr Ney n'exposent pas, comme beaucoup d'autres pilules composées de mercure, à la perte des dents, des cheveux et même les ongles, conséquences désastreuses de l'usage des mercureux. On peut les prendre en toutes saisons et leur administration est des plus faciles.

La valeur incontestable de ces Pilules a porté nombre de médecins à les employer pour leurs patients ; et les demandes de plus en plus nombreuses qu'on nous adresse pour cet article démontrent que leur usage donne la plus entière satisfaction.

Nous citerons entre autres témoignages celui d'un médecin distingué.

Lavaltrie, 1er mai 1887.

A MONSIEUR L. ROBITAILLE, Pharmacien.

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibilieuses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où des pilules mercureuses seraient tout à fait nuisibles.

Non seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais je les ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Dr. D. MARSOLAIS.

Les Pilules Antibilieuses sont en vente chez tous les pharmaciens et marchands en général.

SEUL PROPRIÉTAIRE

LOUIS ROBITAILLE

Pharmacien-Chimiste

JOLIETTE, P. Q.

Expédié, franc de port sur réception de 25 cts.